

aéré et on les place sur un lit de paille bien sèche; il s'établit alors dans toute la masse un courant d'air très-utile à la bonne conservation de l'oignon. Il ne faut pas alors que le grenier soit ni trop chaud ni trop froid. Si la température est trop élevée, l'oignon végète, pousse des tiges et la plante perd naturellement de ses qualités. S'il fait froid, l'oignon est exposé à geler; cependant il craint moins le froid que la chaleur.

Il existe un second mode de cultiver l'oignon. Perdu pendant quelques années, il a été repris récemment, et plusieurs jardiniers le recommandent hautement. Il consiste à semer l'oignon au commencement d'août, en planches bien préparées, moyennement riches et sur un terrain sec. On fait des semis très-épais sur ces planches, et l'on arrose une seule fois pour faciliter la germination des graines. Les graines lèvent bientôt, mais les plantes qu'elles produisent sont très serrées les unes contre les autres; alors elles se nuisent et ne prennent qu'un petit développement; puis on éclaircit. La plante étant ainsi gênée, elle ne produit alors que des petits bulbes dont on fait la récolte. Le printemps suivant on plante ces petits bulbes en guise de graines, à la distance de quatre à cinq pouces les uns des autres.

Dans ce cas le terrain doit être bien choisi et la plantation des petits bulbes se faire vers la fin de mai, lorsque les gelées tardives du printemps ne sont plus à craindre. Les plants entrent bientôt en végétation et donnent sûrement des oignons très-volumineux et un produit très-abondant. Ceux qui exhibent des oignons aux expositions demandent généralement à ce mode de culture les oignons pour lesquels ils obtiennent les premiers prix. Cependant ce procédé est plus dispendieux que par la culture ordinaire.—(A suivre).

Le "gui," plante parasite des arbres.

Nous remercions M. l'abbé Provancher, rédacteur du *Naturaliste Canadien*, de nous avoir informé que le "gui" ne se rencontre pas en Canada; c'est donc un ennemi de moins quo, pour le présent, nous n'avons pas à redouter; de même que la larve du hanneton. Nous avons bien rencontré au pied de nos arbres fruitiers des vers blancs, causant des ravages à nos pommiers; mais au lieu de dire *larves du hanneton*, pour parler comme M. l'abbé Provancher, il fallait écrire: larves de la Saperde, *Saperda candida*, si certains naturalistes n'ont pas eu l'imprudence d'en changer le nom, comme ils s'en accusent parfois. C'est dans ce cas aux savants à entrer en lice pour empêcher les changements de noms à l'égard de nos plantes comme de nos insectes.

Pour notre part, nous n'avons qu'à remercier M. l'abbé Provancher de ses renseignements, car nous ne pouvons qu'y gagner à recevoir ses leçons.

Nous ne voulons pas perdre l'occasion de profiter de ses bonnes dispositions à notre égard, et nous nous hasardons aujourd'hui à lui faire une petite question:

Ne serait-il pas possible, M. l'abbé Provancher, qu'un bon jour il prenne fantaisie au "gui," soit par accident ou autrement, de s'implanter dans notre pays?

Parfois, sous la calotte des cieux, il arrive des choses si extraordinaires, que nous pourrions bien voir ce fait se reproduire.

Il y a sept à huit ans, nous n'avions jamais entendu parler de "la mouche ou la chrysomèle des patates," que vous même avez baptisé du nom de "barbeaux à patates," et cependant nous en pourrions céder des minots aux pays qui n'ont pas encore eu l'avantage de leur visite. Dans chaque pays on a à faire la guerre à des insectes nouveaux et inconnus: témoin, le phylloxera qui fait tant de ravages dans les vignes, en France. D'ailleurs nous n'avons pas dit que le "gui" pouvait se rencontrer en Canada, pas plus que nous pouvions dire qu'un jour nous n'aurions pas à lui faire la guerre si par un caprice de la nature ou même l'imprudence d'un oiseau voyageur, il lui prenait fantaisie de venir se nourrir de nos arbres fruitiers importés de l'étranger, et pour lesquels cette plante aurait quelque préférence. En lisant les volumes "Merveilles du monde invisible" par M. Edouard Charton, ou "La vie des plantes" par H. Bocquillon, on peut se convaincre que la chose n'est pas impossible; puisque "la graine de gui est transportée d'un endroit à un autre par les oiseaux;" et qui nous assure qu'il ne leur prendra pas un jour la fantaisie de venir faire une excursion dans notre pays et nous laisser comme souvenir de leur passage de la graine de "gui?"

Si vous consentez, M. l'abbé Provancher, à nous répondre, que ce soit sans éreintement; faites-le avec toute la modération possible, par exemple avec la charité d'un maître d'école parlant à son élève.

Nous vous prions de croire que nous ne faisons pas la rédaction de la *Gazette des Campagnes* à coups de ciseaux; nous avons trop de respect pour nos livres et nos journaux pour nous rendre coupable d'un semblable outrage à l'égard de ceux qui par leurs écrits rendent service à la société. Au contraire, nous conservons précieusement nos livres et nos journaux, et nous nous gardons de leur faire la plus petite incision, nous réservant d'y recourir chaque fois que l'occasion ou le besoin se présente de le faire, dans le but d'être utile à nos lecteurs: ce sont pour nous des maîtres généreux qui nous font largement part de leurs lumières, et qui ont la prétention de n'avoir pas le monopole de la science; ils sont pour nous ce que sont les livres de loi pour un avocat: on peut les consulter sans même se servir de ciseaux.

M. l'abbé Provancher, si nous voulions manquer de discrétion, il nous arriverait de vous rendre le même reproche que vous nous adressez, sans que vous même n'en soyez trop surpris. Nous ne vous en faisons pas de reproche, si cela peut être utile à vos lecteurs.

Il nous fait peine de voir assez souvent M. l'abbé Provancher prendre un ton *assommant* quand il lui arrive de reprendre quelqu'un de ses confrères qui n'a pas comme lui le mérite d'être un savant, et qui n'oserait se poser en maître quand il s'agit d'histoire naturelle dont bien peu (hors lui) peuvent se vanter de connaître tous les secrets.

Évidemment M. l'abbé Provancher ne se corrigera jamais de ce vilain défaut qui, il le sait lui-même, lui a valu l'épithète assez déplaisante de grossier, que pour notre part nous ne voudrions pas lui donner,